

Ouvrir une porte ... et construire une histoire

Rencontre avec Marie-Noëlle de SCHOUTHEETE, administrateur délégué de «CONVIVIAL», asbl créée en 1996, pour faire participer les candidats réfugiés et réfugiés reconnus par l'ONU, à leur installation et leur intégration en Belgique

- *L'hospitalité, qu'est-ce que cela évoque pour vous ?*

D'abord une ouverture, sans discrimination. Une porte ouverte extérieurement et intérieurement. Entendre l'autre là où il est, avec ce qu'il vit, son histoire, ses valeurs, sa philosophie, ses joies, ses peines. L'hospitalité ne peut pas se vivre sans qu'il y ait échange et communication de l'un à l'autre, de part et d'autre, dans une relation qui ne va pas à sens unique. Le relation est possible dès que l'ouverture est là : la personne sait qu'elle peut entrer et la relation se forme.

- *C'est dans l'idéal ?...*

Oui, c'est toujours un axe vers lequel il faut tendre. C'est une utopie et tant mieux qu'il y ait quelques utopies pour savoir dans quel sens aller. Mais c'est une utopie qui peut devenir réalité dans de toutes petites choses.

- *Dans le quotidien de votre travail... Pourquoi cet engagement-là ?*

Ce n'est pas un projet bien arrêté. C'est plutôt une histoire. Au moment des événements du Rwanda, les circonstances ont fait qu'un jour, j'ai ouvert ma porte à une famille réfugiée : ils sont arrivés la veille d'un anniversaire et l'aventure a commencé, pas facile, exigeante, douloureuse à certains moments mais magnifique, parce que cette famille a repris pied et après elle, une deuxième, une troisième, une quatrième famille. On a alors créé une ASBL et on a commencé à faire des choses ensemble. Vous m'interrogez sur un mot, la réponse que je

peux donner, elle se base sur une expérience. L'hospitalité, c'est cette expérience d'amitié, de grande chaleur aussi. On ne peut pas ouvrir dans le froid. Un réfugié a besoin, bien sûr, d'un lit, d'un logement, de nourriture, mais aussi, tout autant, - et il en est très conscient -, de chaleur, de personnes avec qui on peut entrer en relation pour se sentir encore un homme après le périple tellement douloureux et traumatisant qu'il a pu vivre.

- *L'accueil est inconditionnel ?*

Au départ, oui. Il doit être inconditionnel. L'ouverture, c'est sans préjugé. Mais après, dans la relation, il y a des limites à mettre, il s'agit de respecter l'autre, mais de se respecter soi-même aussi. Sinon, la relation risque de tourner court. Les limites sont nécessaires et il faut beaucoup de bon sens. C'est cela l'utopie réaliste. Ne pas être idiot. Il m'est arrivé de me laisser piéger. Alors-là, je me fâche! Parce que la confiance doit aller dans les deux sens. Tromper la confiance, ce n'est pas juste! Et ça, curieusement, les personnes le sentent assez vite. Souvent les personnes qui m'ont un peu piégée, au bout d'un temps, sentant que la confiance se maintenait d'un côté, se sont senties très mal à l'aise et ... sont parties!

- *Le relationnel est déterminant ?*

Bien sûr. En tous cas, dans l'expérience qui est la mienne, c'est très sensible. Certains ont quitté leur pays comme des chiens battus. Alors, ils sont tellement heureux de sentir une atmosphère, de sentir cette chaleur, ce respect d'eux-mêmes, qu'ils viennent s'engager avec les au-

Au Fond ...

tres, pour entrer dans ce mouvement de solidarité humaine, en sentant que c'est cela qui est nécessaire.

- *C'est un véritable partenariat qui s'est développé au sein de l'ASBL.*

Il s'agit vraiment d'une particularité de l'association. Les réfugiés participent très activement à la mise en oeuvre de toutes les activités de l'association. Et c'est très important. Parce que, si la personne réfugiée a besoin de se sentir rejointe et écoutée, elle a aussi besoin de sentir sa valeur et donc de se sentir utile, capable non seulement de recevoir mais se s'investir, de participer. La seule chose qui reste à celui qui a tout perdu, c'est lui-même, son intelligence, sa personnalité, sa débrouillardise. Et avec tout cela, ensemble, on peut faire des choses étonnantes.

Ce qui se passe au dépôt, symboliquement c'est très beau, parce que ce sont eux qui accueillent les bénéficiaires, qui proposent les vêtements, les meubles : «venez voir, choisissez ce qui vous convient», qui inscrivent... Psychologiquement, aussi, c'est important. Un réfugié n'a plus d'appartenance, puisqu'il a tout perdu. Le fait de retrouver cette association dans laquelle il peut s'investir, dans laquelle il peut travailler, même si c'est bénévolement, lui permet de retrouver une appartenance. Certains l'expriment : c'est un peu comme une famille.

- *Parlons un peu des groupes qui se constituent.*

Cela se fait de manière progressive. Le point de départ, c'est toujours prendre le temps d'écouter, ensuite, c'est laisser le temps pour une vraie parole. On remarque que les personnes vivent souvent des problèmes semblables et que la chose la plus difficile, c'est l'isolement. Alors, on a commencé avec des jeunes 18/25 ans, souvent orphelins, ayant parfois à charge des petits frères et soeurs. Avec eux, on a listé les besoins, établi des priorités et décidé ensemble ce qu'on allait faire. Il y a des réunions chez l'un, chez l'autre. Un groupe de parole existe pour les parents d'adolescents très en crise, parce que à cheval sur deux cultures, avec parfois des ruptures. Puis les mamies sont venues. Elles sont magnifiques.

Comme on a très peu de moyens, on trouve des personnes ressources dans le groupe et on travaille avec des bénévoles qui sont souvent des gens motivés. C'est très dynamisant. L'animation de ces groupes se fait toujours en partenariat : un réfugié, un belge. Ça ne peut pas être seulement un réfugié parce que on est en Belgique. Ça ne peut pas être seulement un belge, parce qu'on s'adresse à un réfugié.

- *Comment cela se passe-t-il au niveau de la langue, de la culture ?*

Au niveau des permanents, déjà, toutes les personnes qui arrivent sont reçues par des personnes qui connaissent leur langue. Au dépôt, il n'y a pas de problème. Pour les groupes, c'est encore majoritairement des africains d'Afrique Noire que l'on retrouve. Pourquoi ? Je ne sais pas trop. Nous devons être attentifs parce que quand il y a une majorité d'une seule culture, pour ceux qui viennent en minorité, c'est plus difficile. On a commencé des cours de français pour les russophones dans cette optique-là. En aucun cas, nous ne voulons de ghetto!

- *Ce qu'ils ont vécu chez eux, ce pourquoi ils ont souffert, ils pourraient le reproduire ?*

Au début, je le craignais et c'est une grosse question qui s'est posée à l'association, quand j'ai senti, à un moment, que certaines personnes pensaient que l'association était pour les Hutus, j'ai dû redire haut et clair : on est là pour tous!

Le problème ne se pose plus. Les deux ethnies sont là, se parlent. Ils sont aidés dans ce sens. Pour moi, ce n'est pas un sujet tabou. Dans le même esprit, je serais aussi très favorable à une ouverture à la communauté néerlandophone au sein de l'association.

- *Le partenariat dont nous parlions, il ne concerne pas seulement le «faire». Tout le travail de réflexion, d'élaboration, de décision se fait également en commun.*

C'est tout à fait essentiel. L'ASBL est un lieu où les réfugiés peuvent s'engager, travailler en sentant qu'ils ont (encore) la capacité de penser les choses, d'organiser, d'avoir des responsabi-

lités, de décider. Il y a une réelle co-décision au niveau de l'ensemble de l'association. Aucune décision ne se prend sans l'avis des réfugiés. Et là, à l'étape où l'on se trouve, ça commence à poser question.

- *C'est difficile de grandir ?*

Nous sommes 50 bénévoles, 6 permanents. Il faut maintenant mettre une structure en place, en étant très vigilant. La question est la suivante: comment va-t-on continuer à vivre cette participation au niveau de la décision, de la réflexion, tout en étant structuré ? Il faut que la structure soit souple, qu'elle permette la co-décision et l'initiative, que l'institution ne soit pas fixe et rigide mais continue à évoluer, à suivre le mouvement. Jusqu'à présent, je n'ai fait que suivre un mouvement, je n'ai pas antécédé les choses. Quand les choses se présentaient, que la vie a amenées, c'est comme ça que cela s'est développé. Je ne voudrais pas qu'on commence à précéder. La démarche, la manière de fonctionner, c'est d'abord d'entendre, d'être à l'écoute : «de quoi as-tu besoin, comment va-t-on faire ensemble pour rencontrer ce besoin, trouver une réponse adaptée ?» Les besoins, on ne peut pas les prévoir. Je ne voudrais pas qu'on inverse le mouvement et que l'on dise : on va faire ça, puis, on verra si on en a besoin. Ca c'est le contraire de l'hospitalité!

- *C'est incompatible ?*

C'est vivre dans l'interrogation et dans une attitude intérieure paradoxale : à la fois, mobiliser et tout lâcher. Tenir les deux aspects : j'abandonne et en même temps, je dois me battre. C'est prendre les choses comme elles se présentent, mais ne pas attendre que les solutions tombent du ciel. Parce que les obstacles ne manquent pas et le stress ne nous épargne pas non plus. Les réfugiés, on en parle, mais ce qu'il faut, c'est aussi une reconnaissance au niveau des politiques. Quand quelqu'un reconnaît le travail qu'on fait sur le terrain en se battant dans le noir, ça fait chaud au coeur.

- *C'est aussi voyager entre le court terme et le*

long terme ?

Sur le terrain, on est souvent pris dans l'urgence. Alors qu'il faut du recul, aussi, pour les prises de conscience, l'évolution des enjeux. Les questions ne sont pas faciles, il faut les porter en continuant d'avancer, sans pouvoir vraiment les résoudre.

- *Quel est votre sentiment face à l'accroissement du nombre de «réfugiés économiques» ?*

C'est un véritable défi pour notre siècle, et il me paraît urgent de voir le problème avec un peu de hauteur. Que fait-on pour changer la situation dans leur pays, pour qu'ils puissent rester chez eux ? Parce que ce n'est pas en refusant l'entrée, en se protégeant, en créant des forteresses que les choses vont réussir. C'est impossible. On trouvera des fissures de toute façon. Il faut essayer de penser autrement mais de quels privilèges sommes-nous prêts à nous départir pour que les choses se passent autrement dans ces pays ? Quel types de solidarité au niveau mondial allons-nous vivre ?

- *Au delà des difficultés et des questions, qu'est-ce qui vous encourage le plus ?*

C'est le regard des réfugiés quand je suis avec eux, quand je les rencontre, quand je vois ce qu'ils vivent et la force étonnante qu'ils ont pour traverser ce qu'ils traversent, je ne peux que me mettre à leurs côtés. Je pense à cette femme dont le mari et les 5 fils avaient été assassinés. C'est elle qui a commencé le dépôt avec nous. Elle pouvait nous entraîner dans des fous rires incroyables... Je ne peux qu'embrayer dans le mouvement. Ce que je trouve extraordinaire, c'est ce qu'on peut créer ensemble, chacun avec sa personnalité, sa différence, et les synergies que cela peut apporter. On est parti de rien et c'est une histoire qu'on a faite ensemble.

Propos recueillis par Bernadette DARDENNE
et Évelyne JADOT